

LE TROU NOIR DE LA LAÏCITÉ

Edgar Morin

Gallimard | *Le Débat*

1990/1 - n° 58
pages 35 à 38

ISSN 0246-2346

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-le-debat-1990-1-page-35.htm>

Pour citer cet article :

Morin Edgar, « Le trou noir de la laïcité »,
Le Débat, 1990/1 n° 58, p. 35-38. DOI : 10.3917/deba.058.0035

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Edgar Morin

Le trou noir de la laïcité

Il est remarquable que, dans l'affaire du foulard, les opinions antagonistes se soient toutes légitimées au nom de la laïcité. Ces oppositions ne provenaient pas seulement de divergences tactiques – où placer la ligne de défense ? – ou stratégiques – stratégie de la souplesse *versus* stratégie de la rigueur. Elles témoignaient surtout qu'on ne savait plus exactement ce que signifiait la laïcité, et qu'un « trou noir » s'était creusé sous ce terme.

Apparemment, le sens du terme laïcité est clair : c'est la rationalité critique opposée aux dogmes, c'est la pluralité opposée au monopole de la vérité. Et, dans son combat politique pour l'école et l'État, la laïcité s'était définie au début du siècle par opposition à l'Église catholique. Celle-ci occupait une position monopoliste dans l'enseignement, elle tenait à imposer ses dogmes dans la cité, elle ne tolérait pas la pluralité en son sein, elle s'identifiait à la réaction.

Ce dont la laïcité de la Troisième République n'était pas consciente, c'est qu'elle puisait son énergie et son ardeur non pas tant dans la simple idée de tolérance et de pluralisme, mais dans une religion sous-jacente dont elle était porteuse, et qui était camouflée en scientificité et rationalité. C'était la religion « catho-laïque » fondée sur la trinité providentielle Raison-Science-Progrès. La Raison et la Science avançaient de concert, chassant les erreurs et superstitions, apportant leurs bienfaits pour toute l'humanité. Le Progrès était prouvé par l'évolution biologique et garanti par les lois de l'Histoire. En fait, c'était l'idéologie scientiste, de nature dogmatique et bornée, et non la science qui légitimait cette religion. C'était un système de rationalisation rigidifié et sacralisé, et non la rationalité (inquiète et autocritique par nature), qui était quasi sacralisé sous le nom de Raison. De même que le marxisme dissimulait et justifiait sous une prétendue scientificité matérialiste et sous un apparent rationalisme radical son mythe religieux de salut, la « catho-laïcité », de façon moins virulente, se dissimulait et se justifiait sous la trinité Raison-Science-Progrès.

Or, insensiblement, au cours de ce siècle, l'ennemi religieux extérieur de la laïcité s'est métamorphosé tandis que la religion intérieure se décomposait.

D'une part, l'Église catholique d'aujourd'hui n'est plus ce qu'elle était. Elle a battu en retraite. Elle tolère le pluralisme des idées. Elle ne s'identifie plus à la réaction.

En même temps, notre siècle a été de plus en plus contraint à découvrir que la notion de Raison pouvait recouvrir, non seulement la rationalité critique, mais aussi la rationalisation obtuse. Les ambivalences et les insuffisances de la Raison ont été mises en évidence, non seulement par les « irrationalistes », mais aussi par la critique rationnelle, dont notamment celle de l'École de Francfort. Il est de plus en plus apparu que les certitudes des preuves n'entraînaient pas *ipso facto* la certitude des théories scientifiques

Le dernier livre d'Edgar Morin, *Vidal et les siens* (Le Seuil, 1989).

Cet article est paru en janvier-février 1990 dans le n° 58 du Débat (pp. 38 à 41).

qui demeuraient hypothétiques et conjecturales. Il est également de plus en plus apparu, après Hiroshima, que les effets de la science pouvaient être destructeurs et manipulateurs et que les développements de la science étaient ambivalents. Partout, l'idée d'un progrès automatique, nécessaire, indubitable, s'est trouvée en crise : en conséquence, les fondements de la religion « catho-laïque » sont désormais ruinés.

Déjà l'absurdité et l'atrocité des hécatombes de la Première Guerre mondiale avaient été de nature à mettre en crise l'idée de progrès. La Révolution fut la réponse à cette crise. Cette réponse était de nature apocalyptique : le déchaînement des forces sataniques de l'antéchrist impérialiste annonçait la venue du Salut communiste et de son messie prolétarien. La seule façon d'interpréter de façon progressiste le sens des horreurs et barbaries de ce siècle était de les concevoir selon la logique apocalyptique comme l'annonce des temps nouveaux de délivrance. Le stalinisme fut perçu, non comme totalitarisme, mais comme citadelle des espoirs messianiques du futur. Ainsi, paradoxalement, les régressions énormes des deux Guerres mondiales et du totalitarisme vinrent exalter l'espoir dans le futur et revigorer l'idée de progrès, et cela jusqu'à l'épuisement puis la décomposition de la religion communiste de salut terrestre.

Bien que n'ayant pas participé à la mythologie apocalyptique, la « catho-laïcité » en bénéficia. Elle continua à réciter la litanie du progrès, mais avec de moins en moins de souffle et de foi.

La vieille laïcité crut se revigorer en 1984, dans l'affaire de l'école privée, en fonçant sur son vieil ennemi confessionnel. Mais le sens du combat s'était renversé : les écoles privées étaient devenues un des éléments d'une diversité salubre, et non plus la menace sur la libre pensée. Il est très possible que la vieille laïcité ait cru à nouveau, en automne 1989, se régénérer en repoussant l'ennemi confessionnel islamique. Mais l'islam, à la différence du catholicisme au début du siècle, n'occupe aucune position dans l'enseignement. Il n'est nullement offensif : ce n'est pas lui qui impose le voile, c'est une de ses sectes, très minoritaire. De fait, le camp laïque s'est trouvé divisé entre durs et doux. Et l'affaire, qui pose de si importants problèmes concernant l'identité française, la coexistence culturelle, l'intégration des immigrés, nous révèle en négatif, en vide, le trou noir de la laïcité.

Effectivement, en cette année 1989, nouveau printemps des libertés dans le monde, qui est corrélativement l'année de la décomposition du pseudo-marxisme-léninisme, de la crise du modèle lénino-stalinien de société, du dessèchement de la social-démocratie occidentale (cf. le clochemerlisme du P.S. français qui dans cette année européenne et planétaire grandiose se consacre aux plus mesquines querelles de son appareil), tout cela fossilise la laïcité de la Troisième République ; c'est cette fossilisation qui masque le trou noir qui s'est creusé en elle.

La laïcité est-elle morte ? Faut-il passer à autre chose ? Ou bien faut-il la « moderniser » ? À mon avis il ne faut pas abandonner la laïcité, il faut la ressourcer et la fondamentaliser. Il ne faut pas moderniser la laïcité, il faut la mobiliser contre les barbaries et les idoles modernes.

Il faut ressourcer la laïcité. La laïcité qui, au premier regard, est la constitution et la défense d'un espace public de pluralisme, discussions d'idées, tolérance, est quelque chose de plus profond et fondamental que ce qu'a exprimé le mouvement laïque de la France républicaine au début de ce siècle. Elle est ce qui fait l'originalité même de la culture européenne moderne, telle qu'elle s'est développée à partir de la Renaissance : elle est à la fois la porteuse et le fruit de la problématisation généralisée qui a brisé la conception du monde du Moyen Âge : problématisation de Dieu, du monde, de la nature, de l'homme, de la cité, de la vérité. Elle est à la fois la porteuse et le fruit de la dialogique propre à la culture européenne, qui se définit non par telle ou telle vérité ou doctrine, mais par la relation antagoniste, complémentaire, active, des idées et vérités opposées. Aussi la laïcité est-elle d'abord la « problématicité » (*Patocka*)

permanente, le questionnement ininterrompu, la dialogique toujours renaissante, qui ont fait et produit ce que la culture européenne a fait et produit de plus riche et pour nous, de plus précieux.

Et c'est cette problématisation, ce questionnement, qu'il faut porter contre les nouvelles évidences obscures, les nouvelles idoles. Ce qui doit être questionné et problématisé aujourd'hui, ce sont non seulement les barbaries et les obscurantismes qui subsistent dans le monde contemporain, mais aussi les barbaries et obscurantismes nés de la modernité et qui, parfois alliés aux formes anciennes de barbarie, déferlent sur notre siècle.

Ainsi, la technoscience, l'hypertrophie des États, leurs conséquences conjointes dans la technocratisation, la bureaucratisation, l'hyper-spécialisation généralisées comme dans la parcellarisation des existences, l'atomisation des individus, les dégradations écologiques et morales qu'elles entraînent ont apporté, à l'intérieur d'abord de progrès réels, puis menaçant de plus en plus ces progrès mêmes, une barbarie propre à notre civilisation, un obscurantisme propre à nos esprits qui se croient rationnels. L'élucidation produite par les sciences s'accompagne, non seulement d'un émiettement disciplinaire de la connaissance, mais d'un aveuglement sur le processus de l'aventure scientifique, la libération de formes de manipulation incontrôlées, le règne arrogant et obscurantiste des experts, incapables de concevoir ce qui se trouve hors de leur compétence spécialisée, incapables de penser les problèmes globaux et fondamentaux.

Le monde laïque doit savoir que, comme toujours, le nouvel ennemi vient de l'intérieur. Il ne s'agit plus aujourd'hui de brandir l'étendard de la science, de la raison, du progrès, mais de les interroger, et il s'agit de se mobiliser contre les évidences impensées de la technoscience.

Et cela est un problème démocratique clé. Il y a des zones de plus en plus amples où s'opère une régression de démocratie. C'est là où les développements technoscientifiques posent de nouveaux problèmes vitaux pour chacun depuis l'arme thermonucléaire jusqu'aux manipulations génétiques, en attendant les manipulations cérébrales, et qui concernent naissance, maternité, paternité, maladie, mort, vie quotidienne. C'est là où s'installent les comités d'experts, qui vulgarisent tout au plus leurs avis dans les médias, mais les citoyens sont d'autant plus dépossédés que les nouveaux dépositaires d'un savoir ésotérique et spécialisé les renvoient à leur ignorance. Une nomenclatura d'experts et spécialistes non seulement monopolise les problèmes, mais les fragmente et les émiette.

Dès lors, le nouveau combat de la laïcité serait le combat pour promouvoir une démocratie cognitive. C'était bien là, en d'autres termes, en d'autres conditions, le sens de l'apostolat des instituteurs au début du siècle. C'est bien ce combat qu'il faut reprendre et transformer.

Et cela est d'autant plus nécessaire que nos esprits sont désormais libérés de l'hypothèque et de la menace totalitaires, qui pendant des décennies avaient contraint certains d'entre nous à nous user à faire comprendre ce que finalement l'écroulement du mur de l'aveuglement a montré. Nous pouvons penser désormais la démocratie, non seulement avec l'expérience du totalitarisme (qui, même sous une apparence laïque, était l'ennemi forcené de tout ce que signifie la laïcité), mais sans plus penser à la menace totalitaire. Nous pouvons maintenant regarder d'un regard beaucoup plus attentif nos démocraties, non seulement pour nous consacrer à corriger leurs insuffisances et carences anciennes, mais aussi pour percevoir leurs nouvelles carences et nouvelles régressions, nées des développements techno-scientifico-bureaucratiques.

L'appel pour la démocratie cognitive n'est pas seulement l'appel à des cours du soir, écoles d'été, universités populaires. C'est l'appel pour une démocratie où les débats des problèmes fondamentaux ne seraient plus le monopole des seuls experts et seraient portés chez les citoyens. Comme toujours, l'effort

historique pour la démocratisation se heurtera à la résistance de la caste et de la nomenklatura qui se sont emparées d'un monopole, ici celui de la connaissance-des-problèmes-réels.

Un tel effort nécessite évidemment une réforme de pensée qui problématise le mode de penser techno-spécialisé, lequel s'impose aujourd'hui comme s'il était le seul pertinent et absolument incorrigible. Cette réforme a faiblement commencé, ici et là. Déjà des secteurs scientifiques entiers s'arrachent à la pensée analytique, cloisonnée, parcellaire, comme la cosmologie née de l'astrophysique, les sciences de la terre, la science écologique, qui considèrent comme objet les interactions d'un système complexe et non pas tel ou tel de leurs éléments.

Les instituteurs auraient un rôle primordial à jouer dans ce nouveau combat. Il faudrait qu'ils soient acteurs du mouvement de la réforme de pensée en introduisant dans leurs conceptions l'horizon du global et du complexe. Il faudrait qu'ils sortent de la citadelle de la classe assiégée par les média extérieurs.

Il s'agit d'une tâche véritablement historique, c'est-à-dire longue, difficile, aléatoire, mobilisant la conscience des individus et des organisations laïques. La fossilisation de l'idéologie « catho-laïque » du début du siècle cessera-t-elle d'occulter le trou noir ? Peut-on espérer l'émergence d'une laïcité à l'état naissant et renaissant ?

Edgar Morin.